

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 44

Artikel: Robinson Crusoë II : suite
Autor: Joliet, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

J'appelle à mon chevet la servante Jeannette.
 « Quel est donc, s'il vous plaît, cet infernal tracas ?
 D'où partent tous ces cris ? on frappe à tour de bras ;
 Et pourquoi dès l'aurore un pareil tintamarre !
 — Monsieur, dans le logis on a les *Remueurs*. »
 Les Remueurs, bon Dieu ! que ce nom est bizarre !
 Hélas ! serait-ce point quelque troupe barbare
 D'avidés maltôliers, d'infâmes exacteurs,
 De recors, de sergents, ou de voleurs peut-être ?
 Allons, habillons-nous ; près d'eux il faut paraître,
 Et calmer, s'il se peut, leur bouillante fureur.
 Les *Remueurs* ! ce nom, dans mon âme frappée,
 Je l'avoue, excita la plus vive frayeur.
 Enfin, à tout hasard, muni de mon épée,
 Je me rends au salon, glaces, écrans, flambeaux,
 Fauteuils et canapés, commodes et bureaux,
 Tout était emporté..... Bon Dieu, dis-je en moi-même,
 Ce n'est donc pas en vain que, dans ma crainte extrême,
 Un noir pressentiment venait me tourmenter ;
 La maison est pillée, il n'en faut plus douter.
 Puis, passant du salon à la pièce voisine,
 Par le bruit attiré, j'arrive à la cuisine.
 Qui vient s'offrir alors à mes yeux ébahis !
 Le croirez-vous ? c'était la Dame du Logis,
 La piquante Fanny, ma jeune et vive hôtesse ;
 Une coiffe de nuit couvre sa blonde tresse,
 Sa robe est retroussée, et, sous un court jupon,
 D'un mollet arrondi brille le fin coton ;
 Du plus vif incarnat sa joue est allumée,
 Dans sa gauche elle tient, elle agite un torchon,
 Et d'un balai poudreux dont sa droite est armée,
 (Semblable à cet acier qui commande une armée)
 Elle ordonne, elle suit les prestes mouvements
 Qui font gémir les murs jusqu'en leurs fondements.
 » Allons, dit-elle à l'un, d'une voix animée,
 » *Ebaraignez* ici, jetez là du *reisson*,
 » Avec cette *pannosse* essuyez ce *pochon*,
 » Prenez ce pot de *greube* et trempez-y ces *pattes*,
 » Otez sur ce *tablas* ces *petoles* de *rattes* ; »
 A l'autre : « Eh bien, voyons, sans tant *patenocher*,
 » *Rangez-moi* ce *péclé* que je vois *brelancher* ;
 » Recloquez ce *liteau* qui va tout de *bizingue*,
 » *Ebriquez* ce *toupin*, sa *manille* est en *bringue* ;
 » Et vous, Jeanette, allons, pour vous *émoustiller*,
 » Là haut, sur le *placard*, allez vous *aguiller*,
 » Et d'un coup d'*épousoir* ôtez ces *rauferies*.
 » Près de ce *beneton* que vois je *bambiller* ?
 » C'est un *guindre* entouré d'un tas de *truyerries*,
 » C'est bon, redescendez, *avantez* ce *coissin*,
 » Cette *casse* est *gâtée*, il faut chez le *magnin*,
 » La porter ce *tantôt*. Ah ! l'ennuyeux *négocie*
 » Tout devrait être fait depuis que je *bregause*,
 » Mais avec ces *patets*, j'en ai jusqu'à demain. »
 Et comme j'approchais, ma pétulante hôtesse :
 « Ah ! Monsieur, pardonnez si, dès le grand matin,
 » Dans cet appartement tout est mis en *cupesse*,
 » Tout est *écalabré*, car j'ai les *Remueurs*. »
 A ces mots, la gaité succède à mes frayeurs
 Et comptant à Fanny ma risible épouvante,
 Je dérobe un baiser sur sa bouche charmante,
 Et je cours tout joyeux, rengainant mon fêtu,
 Achever à loisir mon somme interrompu.

Gueliet et le bailli.

Gueliet étâï on farceu daô diâblio. On dzo ye s'ein va tsi lo bailli dé Romanmotî po lâï portâ on petit cayon de lacé. Ein arrevein aô tsaté, ye dit à la serveinta : — Voâïquie po monsu lo bailli ! — Cé même dzo yavâï on grand repé aô tsaté et l'etions dozé à trabllia. La serveinta va deré à Monsu : Ditè-vâï, noutron maîtrè ! l'âï ya Gueliet que vo z' apporté on galé petit cayon, que l'âï faut te deré ? — Ah ! Gueliet est quie ; eh bin, fâ lo eintra.... Gueliet entré dein lo pâilo yô ti cliau monsu dinâvont, ein desein : Bon vépro à tot lo mondo ! — Alù, m'n'ami Gueliet, repond lo bailli ; preind onna chaula et châta té quie on moment. — Gueliet peinsâvè qu'on l'âï bailliérâï oquie à medzi : m'a rein ; lo bailli volliâvè finalameint lâï férè deré dâï farcès po férè rirè cliau monsu, et Gueliet sé peinsa : Atteinds bougro, adon que te ne vaô rein mè bailli à rupâ tandique vo vo regâlâ tit, l'âï té vu praô férè peinsa !... Lo bailli l'âï dit : — Eh ! bin, Gueliet ! quin bon nové ? — Oh ! monsu le bailli, on rudo nové ! — Et quié ? — Noutra trouïe a fé l'autro dzo treizè petits cayenets et le m'a qué dozè têtets. — Te possibllo ! dit lo bailli tot ébâhi, et quand yen a dozè que têtant, que fâ lo treizième ? — Hélas ! monsu le bailli : ye fâ coumein mè, ye vouâïtè medzi lè z' autre

Et lo bailli se veni ou n'assiéla po Gueliet !

C. C. D.

Porquié Isââ Pequegni né sé vaô pas mariâ !

Isââ Pequegni avâï veintè sa-t-an, et n'étâï qu'on gros benêt, on mi-fou ! Son père, qu'étâï on retso païsan, bin éduca, l'âï dit on dzo : Isââ ! té faut té mariâ ! — Ma fâï na que ne vu pas mé mariâ ! — Et porquié, l'âï dit son père ? — Pardieu, porquié ! que t'es fou ! paceque ne vu pas mé mariâ !

Son père essia plusieu iadzo dé lo décida, m'a pas fotu. L'avâï biô l'âï deré que cognesâï onna dzouilla et dzeintia grachaôsa que s'arâï bin b'n' ése d'êtrè madama Pequegni la djeina, Isââ ne coudesâï rein ourè et s'intéttavè à restâ valet.

A la fin, son père l'âï dese : Attiuta m' n'ami ! ne sé pas porquié te t'ostinè à ne pas voliâï té mariâ, ka mè su bin mariâ mè, et yété encora pe djeino qué té, et et porquié ne farâï tou pas coumein mè ? — Paceque, l'âï repond Isââ, té, f'as mariâ ma mère, tandique mè foudràï mé mariâ avoué on n'éstrandzire !

C. C. D.

Robinson Crusoë II.

II.

Je ne me dissimulai pas que ma disparition allait consterner ma famille ; mais rien ne pouvait m'arrêter, et, comme mes excursions nocturnes ne me permettaient pas de dormir tout mon soûl, le remords n'avait pas la puissance de troubler mon sommeil. Sans nier l'influence du remords, je crois encore aujourd'hui qu'un brigand très fatigué peut dormir aussi profondément qu'un honnête homme.

Donc, bien affermi dans ma résolution, et n'éprouvant pas le besoin d'une solitude absolue, j'emmenai mon chien *Cailleteau*, qui ne fit aucune difficulté pour me suivre, ainsi qu'une chèvre laitière appartenant à ma grand'mère, après lui avoir préalablement une petite sonnette qu'elle portait au cou.

Une fois dans mon île, je me déshabillai, je me jetai à l'eau et

je traversai la rivière en ligne droite ; puis je revins à la nage et je me jetai à genoux sur le rivage en remerciant la Providence. Moyennant quoi je me r'habillai, j'entrai dans mon habitation, je mangeai un morceau, je bus quelques gouttes de brou de noix, et je fumai une pipe en lisant un chapitre de *Robinson* à la lueur de la lampe.

Cependant les étoiles pâissaient au ciel, et la nature s'éveilla. Aux cris des oiseaux se mêla bientôt le bruit de la scierie et le tintement des colliers des chevaux qui passaient sur la route.

Je pris mon vieux fusil et j'explorai mon île, que je connaissais comme ma poche. Cependant, je comptai mes pas, et je constatai qu'elle en avait de cent quinze à cent vingt, c'est-à-dire pour 80 mètres environ.

Après cette excursion, je songeai à déjeuner sérieusement ; comme il fallait ménager mes provisions de réserve, je commençai par pêcher quelques poissons et des écrevisses. J'allumai mon fourneau, je fis cuire le tout, plus un œuf de canard, et ce premier repas fut couronné par une tasse de café.

Un instant, j'eus la pensée de faire cuire un canard pour mon dîner. Je m'emparai facilement d'un de ces lourds volatiles ; mais, je dois l'avouer, le courage me manqua pour lui tordre ou lui couper le cou. J'aurais volontiers tiré dessus à coup de fusil, malheureusement cette fantaisie m'était interdite, et je rendis la liberté et la vie aux canards.

Je n'avais que trois mauvaises chances à craindre : un enfant méprisant la défense des autorités, le capitaine Picaud et son chien *Braque*, enfin le perceuteur.

En effet, vers huit heures (car mon île était assez rapprochée de la ville pour que j'entende l'heure sonner au clocher de l'église, et même le bruit régulier du marteau de Joseph le serrurier sur son enclume), vers huit heures le perceuteur vient s'installer à sa place accoutumée du côté de la rivière opposé à celui de la route, précisément à la hauteur de la pointe de l'île. Ce voisinage me condamnait à ne pas me montrer de huit heures à dix heures, mais il n'avait rien de particulièrement dangereux.

Le danger hypothétique était la violation de mon territoire par un camarade ; mais un danger sérieux et pour ainsi dire inévitable, c'était le capitaine Picaud. Il est mort aujourd'hui le brave capitaine Picaud.

Le capitaine Picaud avait l'habitude, dans la matinée, de se promener sur le pont et de tuer le poisson à coups de fusil. Quand il avait touché, le poisson *tournait blanc* et flottait à la dérive, le ventre en l'air. Le capitaine descendait alors au bord de l'eau, montait dans sa barque et rattrapait le poisson, généralement dans les environs de l'île. Quelquefois, il abordait là, soit pour visiter une nasse, soit pour tuer du gibier à plumes.

J'entendis plusieurs coups de fusil, et bientôt j'aperçus la barque montée par le capitaine et *Braque*.

J'étais rentré dans mon habitation, en écartant les branches des arbustes qui la masquaient, je le vis aborder. Quelle ne fut pas ma stupeur, quand je le vis se baisser pour ramasser quelque chose. J'avais eu la précaution de rentrer mes ustensiles du déjeuner, mais j'avais oublié de faire disparaître les coquilles de l'œuf et les carapaces rouges des écrevisses. Heureusement, il ne lui vint pas à l'idée que ces débris accusaient la présence d'un habitant. Il héla le perceuteur en remettant sa barque à flot. J'allais respirer, quand tout à coup, — horrible spectacle ! — je vis entrer *Braque*, son chien, attiré sans doute par *Cailleteau* ou la chèvre, ou plutôt par l'odeur des jambons fumés pendus dans mon habitation. A ce danger s'en joignait un autre. *Cailleteau*, en sa qualité de roquet, pouvait chercher querelle à l'énorme *Braque*. Par une grâce de la Providence, rien de fâcheux n'arriva. Le capitaine siffla son chien d'une façon qui n'admettait pas la réflexion, car *Braque* n'en était pas à sa première volée de coups de fouet.

Ce fut avec un soupir de soulagement et de satisfaction que je vis la barque quitter le rivage de l'île. Le perceuteur s'éloigna à son heure habituelle et, sauf une embarcation qui passa dans mes parages, naviguant du côté du Moulin neuf, je pus me croire en sécurité et sortir de ma cachette jusqu'à nouvelle alerte.

Ce jour-là, je fumai beaucoup de pipes et je passai l'après-midi à lire mon *Robinson*, assis à l'ombre des saules qui servaient de colonnes à ma maison. Jamais je n'avais si bien admiré la beauté

de cette admirable histoire. A part moi, je me disais que, dès le premier jour, j'en étais au point où lui, Robinson, n'était arrivé que par des miracles d'industrie. Je me sentais heureux de n'avoir à redouter ni les sauvages, ni les bêtes féroces, ni les serpents à sonnettes. Je n'avais à craindre que deux dangers : le capitaine Picaud et la crue des eaux, et encore, en été, ce dernier était-il peu menaçant.

J'eus un moment de faiblesse à la suite de cette lecture ; j'entamai un pot de confitures et une bouteille de vin, me promettant d'être plus réservé dans l'avenir ; mais, ma foi, les confitures de ma grand'mère étaient excellentes. Je m'installai ensuite dans une espèce de petite anse bien abritée et je pris du poisson.

Après un dîner copieux, où je ne résistai pas à la tentation de goûter un jambon fumé qui avait bonne mine, je visitai mon île pour la seconde fois. C'était l'heure où les canards rentraient. Le soleil venait de se coucher derrière la chapelle de Notre-Dame du Mont, et la nuit arrivait. J'avais souvent couché à la belle étoile en compagnie des bergers ; mais ce ne fut pas sans une certaine appréhension que je suivais le rapide déclin du jour. La chèvre bêlait, *Cailleteau*, gravement assis devant moi, me considérait avec persistance et, dans son œil intelligent et son attitude inquiète, je lisais clairement une muette interrogation. Allions-nous passer la nuit, seuls dans cette île ?

Malgré moi, l'image de mes parents se présenta à ma pensée, et, malgré ma détermination bien arrêtée, je me sentis pris d'un sentiment d'indéfinissable malaise.

Une heure environ s'écoula dans ces dispositions mélancoliques. La lune s'était levée, et les étoiles brillaient comme dans un ciel d'hiver.

Tout à coup j'entendis les airs déchirés par un cri surhumain.

C'était la voix de mon frère ainé qui criait mon nom : *Maurice!* comme s'il avait appelé au secours. Ce cri déchira mon âme. Il semblait venir du milieu de la rivière. Je m'approchai indécis. J'entendis encore un appel qui se perdait dans le vide. *Cailleteau* se mit à aboyer avec fureur. J'étais perdu.

En effet, quelques minutes après, la barque aborda.

— Maurice ? dit la voix avec autorité.

— Me voici, répondis-je.

— Ta mère est dans un bel état. Toute la ville est sur pied. On bat la montagne et on sonde la rivière... Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Rien.

— Allons, monte dans la barque et rentrons.

La famille était en larmes. Personne ne songea à me gronder. Une heure après, j'étais dans mon lit. J'eus un épouvantable cauchemar causé par des cannibales, des serpents, le capitaine Picaud et des crocodiles.

(*Grand Journal*).

Charles JOLIET.

Nous lisons dans un journal de Paris :

Quiconque veut être témoin d'un des plus curieux exemples de rapidité qui se puissent voir n'a qu'à venir se poster, le 27 du mois, à huit heures du matin, près d'un point quelconque du chemin de fer de ceinture, entre la Villette et Bercy, à Paris. A peine aura-t-il stationné là 20 à 30 minutes, qu'il verra accourir à toute vapeur, et passer rapide comme une flèche, un train composé d'une locomotive et deux wagons. C'est la malle des Indes qui file avec une vitesse de 200 kilomètres à l'heure (25 lieues).

Cette malle des Indes, le plus important service postal du globe, tant pour la longueur du trajet que pour la rapidité de la course, traverse toute la France, de Calais à Marseille.

Sur les grandes lignes, dès que la malle des Indes est signalée par le télégraphe, les convois qui sont devant elle se mettent en gare pour lui laisser la voie libre et ne continuent leur route qu'après le passage du furieux véloce.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.